manière que le moindre croisement avec d'autres races se reconnaît aisément. Le vrai cheval canadien est remarquable et reconnaissable par la force, la vigueur, une belle tête, un beau cou et de belles épaules, ces dernières convenablement rejettées en arrière, le dos court et fort, le corps rond, le poitrail profond, large, et très plein à la ceinture, le haut des jambes de devant pleines, fortes et musculaires, les jambes nettes, fortes, à os plats, le paturon droit et court, le sabot circulaire et large, la partie de derrière des jambes ayant un poil long et épais, depuis la jointure du genou jusqu'au paturon. Ce dernier trait est l'indice le plus certain d'une race pure, et nous n'avons jamais vu un cheval canadien de pur sang, qui n'eût pas ce poil épais et ong sur les jambes, ainsi que le paturon court et droit et le sabot large et circulaire.

On peut donner à ces chevaux une taille suffisante, en faisant attention à la propagation, et par une nourriture suffisante, mais nous avons vu des chevaux de cette race de petite taille, forts et durs à la fatigue. Le grand point est d'avoir la race pure, et de s'adonner à élever de bons chevaux de travail pour le marché, la probabilité étant qu'ils obtiendront de bons prix. Il est avantageux aux cultivateurs d'avoir à leur disposition des produits qui se vendent bien, et les bons chevaux seraient sûrement au nombre de ces produits. Les Etats voisins seront pour nous un marché sûr et profitable pour les chevaux, si nous en avons de la sorte qui se vend le mieux. L'année dernière, nous avons vu des chevaux de toute qualité et de toute grandeur se vendre promptement à Montréal et dans les campagnes, à des prix proportionnés à leur valeur. Aux présents prix, il faudrait une grande quantité de grain pour représenter celui qu'on peut obtenir même pour un cheval de petite taille. Depuis plus de vingt ans, nous recommandons aux cultivateurs canadiens de soigner la race de leurs chevaux, et de tâcher de la rendre aussi parfaite que possible.

PRÉPARATION DES ALIMENS POUR LE BÉTAIL.

C'est un bon plan que de couper le trèfle qu'on veut mêler avec de l'avoine pour les chevaux, car il fait que ces animaux mâchent et broient mieux l'avoine avant de l'avaler. Nous ne croyons pas qu'il soit généralement nécessaire de couper le foin pour les chevaux, à moins qu'on ne leur donne en même temps des racines bouillies. Dans ce cas, on pourrait couper le foin ou la paille pour être mêlé avec les racines. On pourrait couper de l'avoine qui n'aurait pas été battue, et la donner ainsi, paille et grain, aux chevaux. Quand on nourrit des bêtes à cornes et des chevaux avec du foin, ce qui est rejetté par ces derniers est mangé avidemment par les premières. Ce ne serait que pour éviter quelque perte qu'on se donnerait la peine de couper le foin généralement pour les chevaux; il doit donc être rarement nécessaire de se la donner.

Quant aux moutons, il pourrait être à propos de couper les brins du trèfle qu'on voudrait leur donner à manger, et de le leur donner ainsi dans des auges placées dans la basse-cour, mêlé avec du grain, des patates coupées, ou d'autres racines pour leur faire manger le trèfle plus aisément. Quant aux animaux, et particulièrement aux vaches laitières qu'on nourrit à l'étable de grain ou de racines bouillies, il serait utile de couper le foin ou la paille qu'on voudrait y mêler, mais nous ne conseillerions pas de couper le foin ou la paille, si ce n'était pour la leur mêler ainsi. On n'améliore pas la qualité du foin ou de la paille, en les coupant, et s'ils sont de bonne qualité, les animaux s'en nourriront sans qu'ils soient coupés. Il est pourtant vrai de dire que le gros trèfle coupé en morceaux sera mangé plus facilement par les animaux, s'il est mêlé avec des racines bouillies ou étuvées, de la graine de lin, de l'orge, de l'avoine ou des